



Edito – bilan : Depuis l'assemblée générale du 11 novembre 2005, nos chemins et chantiers sont allés dans les pas des Communards et revenus dans la Tranchée du Balcon et le Vercors. Les 15 et 16 avril à Craonne, étaient partagés avec les Tramwaysiens. Cheminots et Traminots... ça allait bien ! Mais ils gardent leur appellation d'origine. On les comprend bien. La rime était jolie. Isabelle et Dominique sont maintenant aussi des nôtres.

Dans la nuit du 22 au 23 avril 2006, le monument de KERN était à nouveau mis à mal par des innommables. Il reprend sa place le 11 novembre. Nous en serons avec chœurs et orchestre. **Indigènes** est sorti ces jours, le **Village nègre** devrait être honoré le 16 avril 2006. Il est par moments réconfortant de constater, que les actes posés associativement ne sont pas forcément d'arrière-garde, même si l'on a conscience de leur modestie.

L'avenir de notre association semble prometteur quant à la diversité des projets de chemins : Maurienne, Saint-Nazaire, Lisbonne... Reste à s'organiser mieux pour permettre à celui ou celle, qui le mijote en son fort intérieur, de se lancer dans l'aventure enrichissante de l'organisation d'un Chemin de sa Mémoire pour les amis et camarades... et à se prendre aussi du temps pour quelques chantiers.

On se reportera aussi avec intérêt sur le compte-rendu de la dernière assemblée dans le Pigeon n°6.

Méré, les 2 et 18 octobre 2006. D.C.

Vercors 2007

Les participants à la semaine dans le Vercors.

Jacques BALLANDRAS, Angelina, Xavier et Philippe BARRE-SOLDANO, Hélène, Iris et Olivier CHAUVEAU, Danièle, Maëva, Morgan et Didier COCHET-MARTEAU, Guillaume LETURGEZ, Evelyne et Michel MOATI, Chantal et François PEROCHE, Claude et Henri SAUDECKERRE. Nos Sylvie et Anne-Marie ont été empêchées.

Déroulement de la semaine.

Samedi 29 : Arrivée, repas et ébauche de programmation.

Dimanche 30 : *Beau temps.* Randonnée de décrochage : la piste de la Coche (873m-1330m) ou Vassieux.

- Lundi 31 : *Beau temps*. A la ferme d'Ambel, le C1, premier lieu de regroupement de réfractaires (1500m-1682m-1222m).
- Mardi 1 : *Beau temps*. A Valchevrière avec Eloi Arribert-Narce et tourisme au Villard - de - Lans.
- Mercredi 2 : *Beau temps*. Au pas de la Ville (873m ou 1350m-1925m) ou Die.
- Jeudi 3 : *Temps pluvieux*. Au Mémorial de la Résistance et courses.
Au musée préhistorique, à Vassieux et à la grotte de la Luire.
Veillée « ambassadeurs » animée par Guillaume.
- Vendredi 4 : *Temps pluvieux*. La piste de la Peine (873m-1350m).
A Vassieux, à Saint-Agnan, chez Jean Prévost.
- Samedi 5 : 9h45, tout le monde a quitté le gîte.

Lectures

De Pierre DALLOZ, « inventeur du plan Montagnards », **Vérités sur le drame du Vercors**. (1979, éditions Fernand LANORE). On y retrouve des questions posées l'an passé à Richard Marillier quant à l'armement des Résistants du Vercors et des appréciations différentes de celles de notre guide ; des prises de positions quant à la défiance de la France Libre de Londres et d'Alger vis à vis de la Résistance intérieure.

De Marc BLOCH, **L'étrange défaite** en poche Folio histoire.

L'auteur raconte et analyse dès septembre 40, la débâcle de mai - juin. A la page 246, chapitre V intitulé *A propos d'un livre trop peu connu*, il nous invite à nous reporter au livre du général Chauvineau, paru en 1938 chez l'éditeur militaire Berger-Levrault : **Une invasion est-elle possible ?** Le livre est préfacé de 17 pages du maréchal Pétain, ce qui lui donne une autorité on ne peut plus officielle. L'auteur cite deux thèses du général et donc de l'État Major. « Quant aux chars qui devraient nous ramener aux guerres courtes, leur faillite est éclatante... L'avenir verra notre ministère de l'Air immobiliser en des points soigneusement protégés des appareils d'un prix énorme dont le nombre diminuera sans cesse, et les y maintenir pour la riposte car les forces aériennes n'oseront plus s'user dans les opérations offensives résultant de leur propre offensives. »

Quelle clairvoyance !

A nous qu'on avait dit et redit que la défaite de 40, comme l'arrivée à la Marne dès août 1914, n'étaient dues qu'à la non - combativité des troupes et aux relâchements oisifs et socialo-communistes front-popularistes du peuple de France. Le livre de Chauvineau est certainement instructif quant aux vieilles rengaines de la culpabilisation des citoyens et de l'infailibilité des décideurs pourvus d'experts. On devrait aussi retrouver la loi de programmation militaire votée en 1926, préparée sous la haute autorité du maréchal Pétain et qui gratifia les entrepreneurs du BTP d'une ligne Maginot infranchissable de la mer du Nord à la Suisse, sauf interruption le long de la frontière belge pour ne pas froisser le royaume voisin, neutre et ami. Est-ce si sûr ? On connaît la suite. Les blindés qui courent à la mer et le vieux maréchal en mal de dictature qui fait don de sa personne, etc.

Du Commandant Pierre TANANT, recruteur de Richard Marillier pour les maquis du Vercors : **Vercors, haut-lieu de France, souvenirs** chez Arthaud, 1948. « Y'a que quand on cherche, qu'on trouve ! » disait Bernadette Soubirous. Trouvé au hasard d'une braderie à Pornichet, chez un bouquiniste averti, ce livre de souvenirs de l'alors capitaine de Richard Marillier, raconte son Vercors. Pages intéressantes et autre regard.

Il manque encore des mémoires de maquisards qui conteraient par le détail les mois d'été comme d'hiver dans les camps sur le plateau, dans ces années difficiles.

D.C.

Eloi ARRIBERT-NARCE

Le maquis du Vercors

(recueilli par Michel MOATI, transcrit par Didier COCHET et corrigé par Eloi ARRIBERT-NARCE)

VALCHEVRIÈRE, mardi 1^{er} août 2006.

1. à Bois Barbu

En **1940**, quand les Allemands ont envahi la France, le gouvernement de Vichy a instauré les Chantiers de Jeunesse pour remplacer l'armée. Le groupement n°11 est venu s'installer à Villard, des jeunes de Châlons-sur-Marne et d'ailleurs. Des Alsaciens incorporés ont fait souche, sont restés à Villard. Tout ce groupement de jeunesse, qui n'avait pas d'armes, a vécu dans la nature tout le temps. Il y avait un camp à Bois Barbu, un à Valchevrière, un à la Fauge, un à Autrans, un à Méaudre. Ça faisait un grand régiment de 1200 personnes.

Les Allemands avaient toléré une armée d'armistice de 100 000 hommes. A Corrençon et Autrans, on a récupéré les deux sections d'éclaireurs-skieurs, une du 159^{ème} RIA (régiment d'infanterie alpine) et l'autre du 6^{ème} BCA (bataillon de chasseurs alpins). Jusqu'à l'invasion de la zone libre en 1942, au moment du débarquement en Afrique du Nord, ces jeunes sont tous restés sur le Vercors. Ils avaient déjà une formation militaire. Ils étaient pratiquement tous issus de l'armée. Le Vercors s'est donc formé en **1941**.

Sept personnes de Villard se réunissent dans la pharmacie du Parc (Il y a une plaque.) : **Eugène SAMUEL**, le pharmacien de Villard ; Monsieur Victor **HUILLIER**, transporteur ; Monsieur Jean **GLAUDAS**, marchand de vin ; Théo **RACOUCHOT**, hôtelier ; Édouard **MASSON**, banquier ; **CHARLIER**, le percepteur et **DUMAS** travaillait à Fure-et-Morge, une société, ancêtre d'EDF. C'est la première réunion qu'il y a eu sur le Vercors pour dire : « Qu'est-ce qu'on va faire maintenant pour résister un peu aux Allemands ? »

Le docteur **MARTIN**, maire de Grenoble, qui avait une villa à Lans, et **PUPIN**, de Grenoble aussi, qui connaissaient ceux de Villard, se sont rapprochés. Voilà le départ de la Résistance en Vercors. Ils ont eu des contacts avec **DALLOZ**, pour le départ du **plan MONTAGNARDS**.

Tout à fait au début, ils ont accueilli ici des gars, pour les cacher, à la ferme d'**AMBEL**, où vous êtes allés hier. Ils faisaient du bucheronnage. Ils travaillaient même pour les Allemands qui récupéraient le charbon de bois pour distiller leur essence à Bozel en Savoie. Ils ont employé les premiers réfractaires qui étaient des politiques, jusqu'au moment de la relève. Ça a été le premier camp de maquis. Le 2^{ème} camp, à peu près à la même époque, fin **1942** s'installe à Corrençon, au **Puits des Ravières** qui a été un peu le point de chute des sept résistants de Villard. En cas d'incursion, ils pouvaient monter se replier là-haut. Les camps ont commencé à grossir. On a eu jusqu'à dix-huit camps. Au début, ils faisaient du bucheronnage, un peu de tout.

DALLOZ a sorti le plan Montagnards destiné à recevoir des troupes aéroportées en cas de débarquement dans le midi. C'était un peu un rêve lointain.. Ce plan a été entériné par le général **DELESTRAINT** et Jean **MOULIN**. DELESTRAINT a été arrêté.

Ceux qui étaient dans les camps continuaient à y vivre et parallèlement, les chefs de la Résistance ont instauré ce qu'on a appelé les groupes civils : des civils qui habitaient le plateau ou en dehors, à Grenoble, Lyon, Romans, Valence. Tout le tour du Vercors. Ces groupes étaient chargés d'assurer le ravitaillement et la surveillance des camps qui étaient en forêt. Tous les jeunes de Villard qui sont entrés dans la Résistance faisaient partie pratiquement de ces groupes civils. C'était très strict pour y entrer. On y entrait sous des noms de guerre. On était une douzaine par groupe. On se connaissait dans la douzaine. C'est tout. (Le jour de la mobilisation, on a trouvé des copains. On ne savait pas qu'ils étaient dans la Résistance.) Il fallait faire très attention. Des noms de guerre, pourquoi ? Pour qu'il n'y ait pas de poursuite dans les familles en cas d'arrestation. Ces groupes étaient chargés d'assurer le ravitaillement, la surveillance. On prenait la garde de temps en temps et on recevait une instruction militaire, au début sur des armes françaises, qui avaient été récupérées sur les sections d'éclaireurs-skieurs que le commandant de Reynières avait réussies à cacher dans le Vercors .

À partir du premier parachutage, le **13 novembre 1943**, longtemps après la création de la Résistance, à Darbounouse. Il y avait déjà de la neige. Les armes parachutées étaient anglaises et américaines. Le commandement allié a parachuté des groupes d'officiers du B.C.R.A français pour les liaisons radio avec Londres et Alger, et pour l'instruction des armes, le commando américain Justine.

Au moment de l'invasion de la Zone libre, les Allemands ont dissout l'armée d'Armistice. Beaucoup d'officiers se sont rapprochés de la Résistance et ont servi de cadre. C'est comme ça que le Vercors est devenu militaire, de même que les Glières en Savoie, placé sous commandement à moitié civil, à moitié militaire. Les civils et les militaires ont fait l'union pour n'avoir qu'un seul commandement.

En même temps que cette résistance s'est formée, le commandement avait installé **deux groupes francs**. C'était un peu des casse-cou . Ils étaient cinq ou six équipés de tractions. Ils étaient chargés de faire la police sur le Vercors de façon à ce que, quand il y avait des alertes, quand quelqu'un était signalé qui n'était pas très « catholique », ils intervenaient tout de suite. Ils ont fait un travail formidable. Ils changeaient de physique, de numéro de voiture. Ils sont intervenus tout de suite, chaque fois qu'il y avait quelque chose d'un peu louche de signalé. Ils n'ont jamais laissé le ver monter dans le fruit. C'est pour cela que dans le Vercors, il n'y a pratiquement pas eu de collaboration. Après les combats, il n'y a pas eu une femme tondue. Ils ont fait un travail formidable. C'était un peu des durs.

Avec les groupes civils, c'était assez facile car il y avait une surveillance qui était journalière sur le reste du Vercors...

On a eu énormément de réfugiés. Comme il y avait des hôtels, on a accueilli après 1940 beaucoup d'Israélites de Paris ou d'ailleurs, qui sont venus se réfugiés dans les hôtels. On les a gardés pendant toute la guerre.

Le **lycée polonais**, qui était installé à Paris, recevait les familles polonaises qui avaient beaucoup de moyens qui envoyaient leurs enfants à l'école en France. C'était un genre d'université. Quand la Pologne a été envahie, le gratin de la Pologne, tous ceux qui avaient les moyens, ont envoyés leurs enfants à Paris. « A Paris, ils seront tranquilles. » Quand les Allemands sont arrivés à Paris, il a fallu déménager le lycée. Il est descendu jusqu'à Bordeaux, dans les Pyrénées. La Croix-Rouge polonaise rechercha un endroit où pourrait s'installer l'école et faire survivre les valeurs polonaises. Ils sont venus s'installer à Villard, à l'hôtel du Parc et du Château. Ils ont pris plusieurs hôtels. Les Polonais sont restés de 1940 jusqu'en 1946. Ils se sont intégrés d'abord dans la vie civile, dans le sport (football, ski,

hockey...) et puis après dans la Résistance. Ils ont eu beaucoup de pertes. La Pologne avait déjà beaucoup plus souffert que nous en France. Pour beaucoup de jeunes officiers, Villard était un relais pour rejoindre l'Espagne et puis l'armée ANDERS qui était à Londres. C'était un circuit. On les a retrouvés après la guerre. C'était des jeunes qui ont conduit la Pologne à l'endroit où elle se trouve maintenant. On a accueilli ici toutes les têtes politiques. Ils ont eu beaucoup de morts.

Vous verrez la première petite station qu'on va trouver sur la gauche . Elle n'est pas du tout du même style que les autres du chemin de croix . Deux architectes polonais l'ont dessinée. Elle ressemble un peu aux monuments slaves. Il y a une plaque en Polonais et en Français. Les Polonais ont eu beaucoup de tués à Vassieux, à Autrans, un peu partout. Toutes les années, ils reviennent. On garde toujours vis à vis de la Pologne une grande amitié.

Voilà la naissance de la Résistance.

(Le récit d'Eloi se prolonge tout au long du parcours de Bois Barbu à Valchevrière. Le document intégral et illustré est disponible pour ceux qui le souhaitent.)



Henri SAUDECERRE

Vercors 2006

Une fois encore nous avons voulu
Partager les amitiés des chemins
Et nourrir de nos pas leurs mémoires
Oui tes mots ont sonné juste
A la grotte des heures froides
Retrouvée la parole du grand frère Eloi
Au cœur débordant d'humanité blessée
Revus ces lieux de silence au plomb d'injustice
Cette absurdité de la roche implacable
Ce ciel de trahison d'oiseaux sinistres
Gorges nouées de recueillement
Sur ces témoins dérisoires de croix
De pierres et d'immobilités fardées.
Gratitudes impuissantes pour vos fraternités
mêlées et fécondes.
Oui vos voix résonnent toujours en mélodies
Entrelacées aux fugues infinies
De devoir et d'exigences
Appelant d'autres voies et d'autres espérances.

Sylvie CARCEDO

Du rêve... à l'avenir.

- On marche 6 à 7 heures par jour. On a mal aux pieds, on a des ampoules, on a des crampes. On en bave mais le paysage est magnifique. C'est super.

- Tant mieux. Je suis bien contente pour vous.

- En ce moment on boit un coup sur la terrasse que tu connais.

- Euh ! non, je ne la connais pas.

- ah oui c'est vrai, excuse moi, tu n'étais pas là l'année dernière.

Et non, je n'étais pas là l'année dernière. Et cette année NON PLUS... Je ne suis pas là. Pourtant je m'étais inscrite très tôt, avais versé des arrhes en temps et en heure pour être sûre d'avoir de la place dans le gîte, avais assisté à la réunion préparatoire... Et j'avais rêvé. En avril, lors de la Tranchée du Balcon, j'avais lu avec plaisir le court roman que m'avait prêté Didier, dont l'intrigue se passe dans le Vercors. Je me voyais déjà découvrir tous ces lieux chargés d'histoire, je rêvais de me balader dans ces paysages grandioses.

Le massif, imposant, défile au loin, derrière les fenêtres du TGV Paris-Nîmes lancé à pleine allure. Le Vercors... Dans 15 jours j'y serai. Je ferme les yeux pour mieux savourer. Je les rouvre et il est là, ses falaises éclatantes de blancheur sous le soleil de juillet. Le Vercors... Vassieux, Valchevrière, Mallevall, le Pas de l'Aiguille... autant de noms qui résonnent et tournoient dans ma tête. Le Vercors... J'en ai rêvé tous les jours en préparant les repas, en conduisant, en nageant dans la piscine, en ramassant les cailloux dans le potager... J'en ai rêvé en dormant.

Mes chaussures de marche sont abandonnées dans un coin de la chambre, mon sac à dos s'ennuie sur le haut de l'armoire, mon duvet aimerait bien prendre l'air. Tout cet équipement que j'ai « descendu » de Paris pour rien ! Il est là, et moi avec, et NOUS NE SOMMES PAS dans le Vercors. Mais bon, entendons nous bien, je ne vais pas me plaindre. Je suis « bloquée » dans le Gard chez mon chéri, il fait beau et chaud, c'est les vacances, tout va bien.

Le Vercors... Mot magique. Le Vercors... Je ne le verrai pas... Du moins cette année. Mais comme dit quelqu'un que je connais, « les projets, c'est bien de ne pas tous les réaliser, comme ça il en reste toujours pour l'avenir ».



Gilbert LEFEVRE

« Sur les pas de Charles Péguy »

Chemin de mémoire le 15 Octobre 2006.



Villeroy, 10 heures du mat... La brume a du mal à se lever, le froid pique la peau. Devant la petite église, le Président enfle ses gants de tricot noirs, les autres battent la semelle. Tout le monde est là ? peut-être... qui vient déjà ?

Le chemin part à l'heure et, à l'orée du village, les pavillons neufs remplacent bientôt les anciens murs de plâtre des fermes forteresses. Ruine dans les labours récents, un vieux puits bétonné, délabré. C'est ici qu'au début de l'après-midi du 5 septembre 1914, dans ce qui était alors un chemin creux, le lieutenant Péguy et les pantalons rouges de la 19^{ème} compagnie du 276^{ème} régiment d'infanterie *de réserve* ont bu *leur dernière eau*. Une heure avant, vers midi, à la ferme de la Trace, les premiers obus allemands viennent d'éclater sonnant l'ouverture de la plus grande bataille de tous les temps : la Marne. On marchait depuis 7 heures du matin, venant de Vémars par Thieux et Nantouillet. Encore une marche au pas forcé mais cette fois on ne reculait plus, on attaquait avant les autres mêmes ... à quelques dizaines de kilomètres Joffre en était encore à tenter de convaincre les anglais de French de participer à l'offensive. A Thieux, le général a passé le régiment en revue, ceux qui allaient mourir l'ont salué, présentant les armes.

Car ils allaient mourir, presque tous, devant les collines inaccessibles... Les tirailleurs marocains, déjà se font fusiller sur les pentes de Penchard. C'est une attaque absurde, vouée à l'échec, inutile comme tant d'autres depuis Charleroi. Voici le champ traversé par la section emmenée par Péguy « de sa voix jeune et claironnante » suivant Barrès. Bond de 200 mètres couché ! en carapace ! debout en avant ... c'est le règlement et on l'applique. Les obus de shrapnells éclatent de tous côtés au-dessus des têtes beaucoup n'ont plus de sac pour se protéger. Péguy n'en a pas non plus et reconforte ses hommes. Voici la route et le talus protecteur. Pas pour bien longtemps... En avant ! De nouveau ... glacis en pente douce vers la vallée du Rutel. En face, Les mitrailleuses et les Mauser tirent à vue, à moins de 500m.

Les collines Monthyon à gauche, Penchard à droite émergent enfin de la brume. Elles étaient plus ensoleillées ce 5 septembre lorsque, vers 17 heures, Péguy tomba une balle en pleine

tête. Comme tous les officiers morts avec lui, il ne se couchait pas. Couchés, ils y sont cependant dans ce coin de Brie, au milieu des petits gars de Paris et de Coulommiers, tous réunis dans la grande tombe de Villeroy. Charles Péguy est en haut et à droite de la longue liste en mosaïque. Plus loin, au carrefour stèle et table d'orientation. Le chemin s'arrête et lit l'inévitable poème : *Heureux ceux qui sont morts pour une juste guerre, heureux les épis murs et les blés moissonnés....*

Texte prémonitoire, d'une mort annoncée, sereinement attendue, peut-être souhaitée. Romain Rolland dira qu'il « n'eut pas souhaité une autre fin, elle comblait ses vœux les plus profonds ». Tout à l'heure, au déjeuner dans les bois de Penchard, nous évoquerons ensemble cette mort terrible, mais aussi sa vie et son œuvre tourmentées. Homme complexe et difficile, le socialiste libertaire mais partisan d'une « juste guerre », le chrétien mystique mais anticlérical. Homme exceptionnel en tout cas, que l'on aime ou pas, tout comme l'écrivain, exaspérant et verbeux (diront les uns), dont les alexandrins sont dignes de Hugo (diront les autres).

Dans ce registre, Chantal nous lira « l'adieu à la Meuse » rappelant l'incroyable passion mystique pour Jeanne d'Arc.

Péguy est mort et nous poursuivons par un bout de grande randonnée vers Monthyon. Point de vue allemand du champ de bataille, magnifique paysage où sont morts, assassinés, tant et tant de jeunes hommes. Après avoir longé le château du baron de Monthyon (18ème siècle, philanthrope et dispensateur de prix de vertu) et une habile manœuvre de nos véhicules automobiles (digne des taxis de la marne), nous suivons l'attaque des zouaves le 6 septembre vers Chambry. Dans le petit cimetière encore crénelé certains reposent toujours. C'est ensuite le terrible plateau sur lequel, des jours durant entre le 6 et le 9 septembre les régiments s'élancèrent sans répit, clairon sonnante, drapeaux en tête... vers la mort certaine. Comment de telles choses sont-elles possibles ? Ces soldats n'étaient pas Péguy « *la mort n'est rien je suis seulement passé dans la pièce d'à côté...* » ? Mystère maintes fois répété lors de ces journées et bien d'autres ensuite, comme l'attestent les longues listes dans les gigantesques ossuaires que nous visitons ensuite. Des listes ? pas pour tout le monde cependant. Dans la nécropole nationale de Chambry, l'ossuaire D, celui des troupes indigènes et des TM (tirailleurs marocains) ne comporte aucun nom.

Dans le cimetière voisin, allemand celui là, les morts sont aussi *unbekannt*, pour d'autres raisons sans doute... Sac à dos, marche le long de la crête de Varedde, ligne de défense inviolée, descente vers le canal de l'Ourcq, remontée à travers les bois. Une ancienne fontaine, d'autres soldats, allemands ceux là, y burent sans doute une *dernière eau*. Retour aux automobiles.

Tiens des pommes rouges ! ... succulentes ! le Président en fit un grand carnage.



L'arrivée du 155^{ème} à Epernay

<i>1^{er} couplet</i>	<i>2^{ème} couplet</i>
C'est le jeudi 13 avril nous sommes arrivés A 6 heures du matin En gare d'Epernay Puis au son du clairon L'on a quitté le wagon Et l'on s'est mis en marche sur le signe du colon Dans les rues sur les places Et partout les pharmaciens regardent les petits pioupious Ils se disent ça c'est fort L'on envoie le 6^{ème} corps Tout ça c'est pour garder notre vin champagnisé <i>Refrain</i> Et voilà la journée commencée Par une heure au pas cadencé Dans la ville bientôt on est sorti Mais l'on s'arrêtera près de Pierry Les campements et bien vite démontaient En 5-7 on boira le café Puis on fera le rata On se léchera les doigts Au coup de sifflet on repartira	Les troupiers dorment tout équipés Dans la paille ils se sont bien serrés Car vraiment il ne fait pas trop chaud Et les bleus regrettent leurs pageots Dans la nuit le silence n'est troublé Que par quelque retardataire On crie halte-là ! La sentinelle est là Le chef de poste reconnaîtra <i>3^{ème} couplet</i> Huit jours se passent ainsi sans aucun bruit Tout à coup l'on oublie de le fourbi Quelques instants après, nous sommes relevés Car on fait le tour dans la ville d'Epernay L'on arrive tout au fond de l'avenue Paul Chandon L'on forma les faisceaux puis aussitôt C'est la distribution de toutes les provisions Et chacun de son côté aide le cuisinier

Refrain

Le matin lorsqu'on est équipé
L'on rassemble comme l'on fait au quartier
Sur la place on fait la théorie
Afin que personne ne l'oublie
Dans la nuit le silence est troublé
Par le passage d'un minois chiffonné
C'est à qui mieux mieux lui fera les doux yeux
Quand elle sourit l'on est heureux

Fin

Souvenir de nos anciens de la classe 1909. Chanson créée à Epernay pendant les grèves sur l'air de *Les petites ouvrières*. Fait par le soldat Leleux Raphaël à Commercy le 1^{er} juillet 1912. Retrouvé en 2006 par Jean-Marie ADAM et confié à Chemins de Mémoire Sociale.